

toute autre considération, et que ce motif expliquât naturellement la perte de la femme et de l'enfant.

La signora devinait ensuite que l'honnêteté du plus taciturne des deux gondoliers avait dérangé les plans de son cruel patron, et qu'après avoir noyé son camarade et coulé la gondole, il était revenu au palais raconter que tous avaient péri, hors lui seul.

Ces suppositions, pleines de bon sens et de vraisemblance, parurent à la sage-femme s'approcher tellement de la réalité, qu'elle ne songea pas à donner une seconde interprétation aux scènes mystérieuses dont elle avait failli être la victime. Toute son attention d'ailleurs se trouvait partagée entre la crainte des dangers qu'elle pouvait courir encore, et le désir de connaître la malheureuse dame qu'on tyrannisait si cruellement. La signora Bariletta, qui avait des principes et un excellent cœur, comprenait les devoirs qu'un funeste hasard lui avait imposés à l'égard d'une mère qu'on privait de son enfant.

Un soupçon qui reposait sur des bases incertaines avait cependant frappé la bonne signora. Elle avait cru distinguer dans l'accent et même dans la stature du gondolier, son sauveur, quelque ressemblance avec la voix et la taille d'un jeune homme de sa connaissance. Mais ceci nécessite quelques détails épisodiques.

La fille de la sage-femme, la jeune Maria Bariletta, avait été, presque au sortir de l'enfance, l'objet des attentions et des soins empressés de tous les jeunes gondoliers qui fréquentaient les quartiers populeux du Rialto; et ceci n'avait rien d'étonnant, car la gentille enfant était fraîche comme une rose buissonnière, et son père, gondolier lui-même de son vivant, l'avait cent fois promenée triomphalement au milieu de ses confrères.

Parmi les nombreux soupirants qui se disputaient les regards de l'innocente Maria, deux jeunes gens se distinguèrent par la violence de leurs sentiments, c'est-à-dire que tous deux fu-

rent distingués, mais avec des chances diverses de succès: l'un par les parents de la jeune fille, à cause de sa fortune; l'autre par la jolie Maria, par ce que, sans être ni plus beau ni mieux fait, ou plus aimable que son rival, il avait su plaire à la naïve enfant.

Ce gondolier qui, en effet, n'avait rien de remarquable que sa force athlétique et des traits empreints d'une profonde mélancolie, avait, par le fait même du malheur qui se lisait sur sa figure, attiré l'attention bienveillante de Maria. Giuseppe (c'est le nom de cet homme) était détesté par ses camarades, que son humeur sombre attristait et qui l'évitaient comme si sa rencontre eût été de mauvais augure. Aussi Giuseppe se tenait ordinairement à l'écart, près du pont du Rialto, où était amarrée sa gondole. Lorsque Maria passait dans la barque de son père, recueillant sur son chemin les acclamations joyeuses et les compliments des jeunes gondoliers, la conscience de la réprobation qui s'attachait à lui ne permettait pas à Giuseppe d'y mêler ses hommages, quoiqu'il se sentit plein d'admiration pour la beauté de la jeune fille, et pénétré de reconnaissance pour les regards compatissants qu'elle lui jetait quelquefois. Mais ses traits ordinairement pâles et impassibles, se couvraient d'une nuance pourprée; puis un sombre découragement venait rapidement éteindre cette animation passagère. La présence de Maria était pour Giuseppe l'éclair qui sillonne l'horizon chargé de nuages.

Maria, malgré son innocence, avait compris le pouvoir qu'elle exerçait sur cet homme farouche et redouté. Le sentiment de la pitié, si puissant sur un cœur de femme jeune et candide, plaidait en secret la cause du paria, peut-être injustement expulsé de la société de ses semblables. Elle voulut connaître le motif de ses chagrins et de l'aversion générale. Mais qui pouvait le dire? Chacun l'ignorait. Le même instinct qui portait Giuseppe à rechercher la solitude, repoussait aussi toutes les sympathies qui auraient pu triompher de sa mélancolie, et le plaçait comme dans un cercle